

Madame de Maintenon.

Numéro d'inventaire : 1979.22869

Type de document : imprimé divers

Éditeur : Institut pédagogique national. Service de Documentation et d'Information (29 rue d'Ulm, Paris (Ve) Paris)

Date de création : 1961

Collection : Histoire de la pédagogie ; 6

Description : Cahier non agrafé

Mesures : hauteur : 270 mm ; largeur : 210 mm

Mots-clés : Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 5

Commentaire pagination : paginé de 45 à 49

INSTITUT
PÉDAGOGIQUE NATIONAL
29, rue d'Ulm - PARIS V
o
2^e Bureau
Service de Documentation et d'Information

Pédagogie (histoire de la)

MADAME DE MAINTENON

Pour avoir fondé la Maison Royale des filles de Saint-Louis, Madame de Maintenon a mérité d'être appelée «la grande institutrice du XVII^e siècle».

La Maison Royale des filles de Saint-Louis, où l'on élevait les fameuses «demoiselles de Saint-Cyr», dut son éclat à la personnalité singulière de sa fondatrice qui a laissé une abondante correspondance et divers textes intéressant l'éducation des filles telle qu'on la concevait au siècle de Louis XIV.

Madame de Maintenon mettait au service de ses élèves une large expérience acquise au cours d'une vie mouvementée qu'elle faisait ainsi exemplaire. Nourrice sèche, puis gouvernante des enfants de Louis XIV et de Madame de Montespan, elle devint, après la mort de la reine, à la fois l'épouse du roi et la pédagogue officielle du royaume. Parvenue au sommet d'une carrière dont il n'est pas d'autre exemple dans l'histoire de France, elle exerça sur les mœurs de son temps une influence tout à fait extraordinaire.

Traitée en reine, à la Révolution sa tombe fut violée et ses restes dispersés. Madame de Maintenon faillit même devenir une sainte, puisqu'après sa mort, ses élèves tentèrent d'obtenir de Rome sa canonisation. «*Sa place est unique, disait Madame de Sévigné, il n'y en a point, il n'y en aura jamais de semblable*». Il est vrai que peu de destins se nouèrent sous des signes aussi contradictoires et romanesques. Françoise d'Aubigné, future marquise de Maintenon, naquit le 17 décembre 1635 dans la prison de Niort où son père, Constant Agrippa d'Aubigné, fils de l'auteur des *Tragiques*, était détenu pour dettes, rixes et fraudes diverses. La vie de Constant d'Aubigné s'écoula surtout dans les geôles de Bordeaux, Paris, Niort ou La Rochelle. Après avoir tué sa première femme, il était parvenu à séduire et à épouser la fille du gouverneur de la forteresse de Bordeaux, où il purgeait son crime. Cette toute jeune femme, Jeanne de Candilhac, la mère de Françoise, était vertueuse et fidèle, mais de peu d'esprit. Très vite submergée par les malheurs que lui valut son mariage, elle dut se séparer de ses enfants. Françoise fut confiée tantôt à Madame de Vilette, sa tante huguenote, tantôt à Madame de Neuillant, sa marraine catholique. Une guerre religieuse se faisait sur la tête de l'enfant qui bien que baptisée catholique, ne choisit de l'être que bien plus tard, lorsqu'elle fut confiée aux Ursulines de Paris.

En 1642, Richelieu mort, les prisons s'ouvrirent et Constant d'Aubigné, libéré, accepta la charge de gouverneur à Marie-Galante dans les Antilles. Malheureusement, arrivé dans l'île, il trouva l'emploi occupé et réembarqua, abandonnant sa famille à la Martinique. Au bout de plusieurs années et après de multiples démarches auprès des âmes charitables de l'île, Jeanne de Candilhac parvint à se faire rapatrier avec ses enfants. Elle échoua à La Rochelle où il fallut vivre d'aumônes. Françoise fut une fois de plus confiée à des étrangers. Elle acceptait sans déchirement ces séparations car la tendresse était absente dans cette étrange famille. Françoise ne se souvint jamais que d'avoir été deux fois seulement embrassée par sa mère... «*Elle nous défendait, raconte-t-elle, à mon frère, à moi de parler entre nous d'autre chose que ce que nous lisions dans Plutarque*». Errant de

- 2 -

foyer en foyer, gardant les dindons à Neuillant, visitant les pauvres à Mursay chez Madame de Vilette, huguenote ou catholique selon les maisons, Françoise sera à jamais marquée par la précarité de son enfance. C'est là, sans doute, la plus profonde racine de sa vocation pédagogique. Plus tard, en fondant la maison de Saint-Cyr, elle s'expliquera clairement : *« Beaucoup de compassion pour la noblesse indigente, parce que j'avais été pauvre et orpheline moi-même, et un peu de connaissance de son état, me firent imaginer de l'assister pendant ma vie »*.

Mais avant d'entreprendre d'assister autrui, Françoise d'Aubigné songea à assurer son propre sort, et c'est le début de son éblouissante ascension. La sagesse eût voulu qu'une jeune fille aussi pauvre entrât dans un couvent obscur où elle n'eût plus gêné personne. Françoise qui avait horreur des couvents et qui se savait très belle, préféra le mariage. Étrange union que celle du poète infirme Scarron qui se peignait lui-même comme *« un raccourci de toutes les misères humaines »* avec celle qu'on appelait à cause du voyage aux Amériques : *« la belle Indienne »*. Il était vieux et contrefait, point très riche et dépensier, mais il avait beaucoup d'esprit. Elle avait seize ans, un air noble, de la froideur, de la dévotion et de la coquetterie. Dans son salon où fréquentaient les plus beaux esprits de Paris, Madame Scarron fit tourner bien des têtes et non des moindres. *« La chrétienne était bien appétissante »* disaient d'elle ses amis libertins. Mais elle gardait sa vertu et sa dignité, en avare, comme son bien le plus précieux. Elle ne cessa plus tard de s'en féliciter et se donnait en exemple à ses élèves. *« La vertu et la timidité, mes chères filles, sont votre unique sauvegarde »*.

Devenue reine de la bohème intellectuelle et libertine de Paris, Madame Scarron mit son orgueil à traverser les situations les plus scabreuses - elle était l'amie de Ninon de Lenclos - sans que sa réputation en soit entachée. Nous découvrons alors le mot-clef de la conduite de Madame de Maintenon, d'où elle a tiré son art de vivre et ses principes d'éducation : c'est le mot de *Réputation*. Cette femme qui ne fut ni vraiment une reine, ni surtout une sainte, fut en toutes circonstances une politique. Elle ne s'en cache point : *« Il n'y a rien que je n'eusse été capable de faire et de souffrir pour faire dire du bien de moi et faire un beau personnage. C'était là ma folie »*. Une folie qui n'était que suprême sagesse et dont l'efficacité apparut après la mort de Scarron. Ce mari qui n'en fut pas un, avait fait de Françoise une « femme lancée », une précieuse particulièrement originale, insaisissable et fascinante. Veuve, elle ne pouvait qu'être recherchée par tous les soupirants qu'elle avait repoussés sans jamais les décourager entièrement. Malheureusement, elle se trouva alors dans une situation matérielle précaire et la terreur de la misère mêlée à l'orgueil d'être irréprochable, la détournèrent de la voie galante qui s'ouvrait à elle. Plutôt que de devenir une seconde Ninon de Lenclos, elle choisit de se faire un personnage de dévote. Tournant le dos aux amis de Scarron, elle se mit à fréquenter d'ennuyeuses personnes dont la respectabilité lui était un gage de la sienne. C'était là une discipline et une manœuvre sociale, car à aucun moment, et pas même lors de sa malheureuse expérience quétiste, Madame de Maintenon n'apparaît comme une mystique.

Une fois forgé son beau personnage de dévote, Madame Scarron se fait humble et quémanteuse, d'une manière sans doute excessive, même si l'on tient compte des mœurs de son siècle, mais elle obtient ainsi la protection du clan puissant des d'Albret et des Richelieu et une pension de la Reine mère. *« Je voudrais, dira-t-elle plus tard, avoir fait pour Dieu ce que j'ai fait pour conserver ma réputation dans le monde... Je n'étais pas assez heureuse pour agir par piété, je le faisais par raison »*.

Un moment, elle vécut retirée du monde, puis, comme elle *« voulait de l'honneur »*, elle se laissa porter par le courant d'admiration qui, selon ses vœux, s'établissait autour d'elle et prit goût aux fréquentations aristocratiques. Elle plaisait sans inquiéter et se montrait volontiers serviable. Un jour, Madame de Montespan, favorite en titre, fut séduite par tant de qualités et de sérieux. Elle lui proposa d'entrer à son service. Après avoir pris conseil de son confesseur, qui voyant le parti que l'église pouvait tirer de cet engagement, l'encouragea à accepter, Françoise Scarron, alors âgée de 34 ans, devint la nourrice des bâtards royaux. Ici commence sa première expérience pédagogique, alors que sans le savoir elle gravit la première marche d'un trône. L'expérience réussit à merveille. Discrète, capable, solide, elle se fit aimer de ses pupilles, en particulier du duc du Maine, le petit prince infirme qu'elle conduisit aux eaux de Barèges. De Barèges, elle écrivait directement au roi

- 3 -

pour l'entretenir de la santé de son fils. Louis XIV goûta fort cette correspondance. Madame de Montespan en conçut de l'aigreur. Ainsi s'ouvrit cette guerre qui devait s'achever par la défaite de la belle favorite. Peu à peu, Madame Scarron que le roi a faite Marquise de Maintenon voit se dessiner en elle une vocation exaltante : faire le salut du souverain. En eut-elle jamais d'autre ? Et sa vocation pédagogique ne découle-t-elle pas directement de cette mission royale dont un jour elle s'est crue investie ? Il est difficile de répondre. Madame de Maintenon passe sa vie à édifier sa statue. La dévotion, le salut de l'âme de Louis XIV, la pédagogie ne sont que des pierres d'un même édifice.

La plus grande victoire de Madame de Maintenon, c'est d'être devenue la femme légitime, bien que morganatique, du roi. Mais cette situation pour glorieuse qu'elle fût, n'allait pas sans difficultés. A la cour, Madame de Maintenon sut toujours tenir le rôle effacé et délicat qui était le sien. A cet effacement, il fallait une compensation : ce fut Saint-Cyr, où elle ouvrit la Maison Royale des filles de Saint-Louis. Après Saint-Cyr seulement, elle put régner en souveraine absolue. A Saint-Cyr, elle se sentait chez elle, indispensable, responsable, admirée. Elle apaisait ainsi une vive passion qu'elle avait dû combattre tout au long de sa vie : *« Vous savez que ma folie est de vouloir faire entendre raison »* confessait-elle volontiers. Mais, plus féroce, Saint-Simon disait d'elle : *« Elle eut la manie des directions... elle se croyait l'abbesse universelle »*.

Les souvenirs désagréables de son enfance poussaient Madame de Maintenon à secourir les filles de la noblesse indigente, à régénérer cette noblesse par une éducation appropriée. Louis XIV et son épouse n'aimaient pas les couvents. Ils entendaient fonder *« non une congrégation de religieuses, mais seulement une communauté de filles pieuses capables d'élever les jeunes filles dans la crainte de Dieu et dans la bienséance convenable à leur sexe », car « il y a assez de bonnes religieuses et pas assez de bonnes mères de famille »*.

Selon Saint-Marc Girardin, *« Saint-Cyr fut la première sécularisation intelligente et hardie de l'éducation des femmes »*.

Les demoiselles de Saint-Cyr, au nombre de 250, étaient gouvernées et introduites par 30 dames de Saint-Louis. Ces dames furent d'abord des laïques, puis se formèrent en ordre régulier après la crise mondaine que déclenchèrent les représentations des pièces de Racine.

De 7 à 20 ans, les demoiselles, partagées en 4 classes (classe rouge, classe verte, jaune et bleue), selon l'âge et le niveau d'instruction, apprenaient le catéchisme, la langue française, le calcul, la musique et les travaux d'aiguilles. Madame de Maintenon accordait une grande importance aux ouvrages de dame qui, occupant les mains, avaient l'avantage de donner aux jeunes filles une contenance modeste. Elle préférait l'enseignement oral qui permet un perpétuel contrôle de redressement, car il s'agit moins d'orner l'esprit, que de former la raison et de préparer les jeunes filles aux dures servitudes du mariage ou du couvent *« nous sommes d'un sexe bien plus obligé à avoir l'esprit réglé que de l'avoir si étendu »*.

Le célibat étant *« l'état le plus dangereux »* car *« une fille ne peut demeurer seule »*, Madame de Maintenon apprenait à ses élèves les vertus nécessaires dans le commerce de la société, afin qu'elles fussent capables d'assurer le salut de leur âme et de préserver leur réputation.

Cet enseignement moral, Madame de Maintenon le dispensait sous la forme d'entretiens familiers, de « conversations » et par les petits écrits qu'elle composait à cette intention et faisait circuler dans l'école.

Les entretiens portaient sur le monde, sur la bonne gloire, sur la parure ou le danger des occasions, etc... Les demoiselles apprenaient ainsi que *« rien n'est si dangereux que les mauvaises compagnies », « qu'il ne faut jamais recevoir de présents des hommes »* et *« qu'il faut même éviter les hommes comme nos plus grands ennemis »*. Il y avait aussi un jeu édifiant que les demoiselles goûtaient fort : il s'agissait de présenter, sous forme de composition dramatique, des proverbes tels que :

- *« Où la chèvre est liée, il faut qu'elle broute »;*
- *« Qui se fait brebis, le loup le mange »;*
- *« N'éveillez pas le chat qui dort », etc...*